Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 23

Artikel: Cein qu'on pâo portan soètâ !
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-199398

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

dit que j'irais seul, parce que..., enfin, parce que c'était comme ça et pas autrement. La bourgeoise m'a traité d'égoïste, de tyran. J'y ai dit que le devoir allait avant tout, qu'on ne pouvait pas laisser la maison seule, qu'elle avait son plantage à faire, ses petites bêtes à soigner, et pi que d'ailleurs elle n'avait pas l'habitude des voyages, tandis que moi j'avais déjà été à Berne à l'exposition d'agriculture et que je m'en étais bien tiré. — Heureusement qu'elle n'a pas repensé que j'y avais oublié mon parapluie.

En revenant, j'ai écrit au fils à l'assesseur, qui est étudiant forestier par Zurich. Comme il est tant gentil, je lui ai écrit de venir me chercher à la gare, pour me faire voir la ville. Ça n'a pas manqué, il y était. Ah ! le brave garçon, y m'en a fait voir des affaires, en voilà un qui ne perd pas son temps. Le *tutche*, ça le çonnaît, faut l'entendre débiter des amabilités aux sommelières ; elles te lui rient contre, c'est un vrai plaisir. Quand nous avons bien eu rôdé, qu'il m'a eu fait voir le Musée national, le Poly, comme y disent là bas à la grande école où on apprend tout ce qu'on veut, même l'agriculture, y m'a dit comme ça : « A présent, vous allez voir la dernière invention moderne, le restaurant automatique. »

Alors y me mène dans une espèce de café, où y avait seulement quelques tables et des chaises, et puis tout le tour des glaces, des plaques de marbre avec des inscriptions et des robinets. Dans chaque plaque, y avait une fente pour la monnaie et une boucle comme qui dirait ces machines qu'on voit dans les gares, ousque les enfants mettent des centimes pour tirer du chocolat.

« Nous allons manger un morceau, » qui me dit. Moi, je me suis pensé : « Va-t-en voir si y viennent. Tu me feras pas me nourri de chocolat. »

« Voyons, qui me dit, y a du bouillon d'abord. » Y prend sur un tabla en verre deux grosses tasses avec des assiettes et des cuillers, y fourre des piécettes dans le trou et t'enlève si le robinet ne se met pas à couler du bouillon juste plein la tasse. Mon compagnon apporte les deux tasses sur une table.

Tu peux croire si j'étais ébaubi. J'osais pas y toucher, je pensais que c'était une farce. Quand j'ai vu qu'y commençait à manger et quand j'ai senti l'odeur du bouillon, j'ai fait comme lui. Quand on a eu fini notre bouillon, y recommence le même manège pour les autres plats. A tout moment, y avait des gens qui venaient lire les étiquettes, mettaient de la monnaie dans les fentes, et tiraient, les uns de la bière, les autres du vin, les autres de la boustifaille. Et puis, tu sais, ça ne ratait pas un coup.

J'ai vu alors qui en avait un dans une catsette, alors j'ai dit comme ça au fils à l'assesseur : « C'est-y celui-là qui fait marcher la machine ? » « Non, qui me dit, il ne fait que changer quand on n'a pas de monnaie. » Enfin, quoi, c'est estraordinaire. Tout, jusqu'au café et à la liqueur.

Voilà une affaire qui irait bien pour notre pinte communale, on ne serait pas toujours dobligé de courir après la Suzette par son jardin, quand on veut se faire servir deux décis pendant la journée. Avec ça qu'on n'est pas toujours bien reçu.

Le fils à l'assesseur m'a aussi raconté que des ingénieurs étudiaient le moyen de faire encore un tas d'autres automates : il m'en a même lancé d'une, mais je ne l'ai pas voulu croire, c'est qu'on voulait inventer un automate pour se passer de la sage-femme.

Enfin vois-tu, mon brave ami, y faut s'attendre à tout. Mais je te conseille d'aller faire un tour par là bas pour ça voir. J'.

Cein qu'on pâo portant soètâ !

Clliâo qu'ont adé on gran dè sau que fusè pè la dierdietta, âobin qu'ont fé lo bon delon, n'âmont pas tant allâ sè dessaiti à la goletta dâo borné âobin à la cassa, kâ cllia pourr'édhie, qu'est portant tant bouna, vu qu'on ne pâo pas s'ein passâ, n'est onco pas lo vretablio remido po sè doutâ 'na granta sai et sè désaffarâ bin adrai, faut oquiè qu'aussè mé dè goût et qu'on cheintè colâ avoué dzouïè du lo gros niâo tant qu'âo fin bas dè la panse. Et n'ia rein qu'aulè mi qu'on part dè verro ; mâ, po allâ à la pinta, faut avâi oquiè dein son bosson, à mein qu'on aussè prâo bouna façon po que lo pintier vo fassè crédit ; mâ, po clliâo coo que sont dinse adé allumâ et que sont pe soveint avoué rein dein lâo fattès qu'à maniyi dâi napoléïons, lo carbatier lè cognai et ne sè tsau pas dè lâo marquâ pi on demi su l'ardoise. Po clliâo cocardiers dinse, faut que l'atteindant que cauquon vignè lè criâ po baire demi-litro et adon ne boûtont pas dou pi dein on solâ po l'ai allâ, vo pâodès comptâ !

Ora, vo sédès que, quand vint à bourlâ dein on veladzo, que ti lè crâno citoyens ont corzu s'appliyi à la pompa et que sè sont esquieintâ à maniyi fermo la seringua, la coumouna lâo payè on part dè litres que vont baire à la pinta dè coumouno, quand lo fu est détieint. Et n'ia rein dè pe justo, kâ, quand on s'est escormantsi dinse tandi petétrè on part d'hâorè, qu'on a ètâ tot voinnâ pè cll'édhie que picliè dè ti lé côtés, qu'on a onco petétrè manquâ dè sè férè tiâ, âobin frecassi tot vi, trai à quatro verro et onna demi-dozanna après font rein dè mau, allâ pi.

Treboué étâi on gaillâ qu'avâi adé la tserropiondze, mâ cein ne l'âi gravâvè pas d'avâi adé sai po on verro et coumeint lè pices dè cinq francs ne sènaillivant pas soveint dein son bosson dè gilet, n'avâi pas mèche d'allâ totès lè vouarbès à la pinta, assebin, quand l'avâi bin sai, sè veillivè po allâ bailli on coup dè man à cauquon et l'ètâi quasu su d'ein avâi trai âo bossaton ; dinse Treboué et son pétro étiont conteints.

On dzo que fasâi 'na raveu dâo dianstre, que lo sélâo frecassivè, l'étiont on part que tourdzivè vai la remisa à l'assesseu, et Treboué, qu'allumâvè dè sai, fe âi z'autro :

— Quoui est-te que payè on litro ? y'è 'na sai dè voleur hoai !

Ma fai, clliâo compagnons étiont dâi lulus qu'ariont pu sé bailli lo bré avoué Treboué po lo baire et po lâ tserropindzo et coumeint vo peinsâ, n'aviont papi on sou ni lè z'ons ni lè z'autro.

— Quant à mé ! dese ion dè clliâo coo, n'é rein ! y'è eimprontâ veingt centimes âo valet âo syndico, sti matin, po dâo taba, et y'è ètâ baire dou verro dè mame avoué !

— Tai ! vouaiquie ma fortena ! fe on autro ein revertseint lè fattès dè sè tsaussès que n'aviont que dâo bourin per dedein.

— Et mé ! dese on troisiémo, n'é papi dâo taba ; y'è ètâ d'obedzi d'eimprontâ 'na chiqua à Frezet tot'ora ; n'é pas on sou et portant craivo dè sai et vayo corre lo vin !

— Tè bombardai-te pas ! fâ adon Treboué. Tonaire dâo tonaire ! se poai pi bourlâ âo veladzo, n'arions âo mein cauquiès littro à baire !

* *

Petit navire.

Il était un petit navire
Qui n'avait jamais navigué...

O la mélancolique chanson des espoirs déçus !

Combien de petits navires, construits avec amour, parés, gréés, prêts à être lancés, à fendre les flots, à sillonner les mers, et qui ne quitteront jamais le chantier de l'imagination qui les a créés de toutes pièces.

« Petit Navire ! » le volume de vers enfonçant les *Méditations*, auquel rêve le rhétoricien en rupture de dictionnaire ! « Petit Navire ! » le tableau futur de ce jeune écolier qui vient de lire les débuts de Salvator Rosa et ne se doute pas, pauvre apprenti grand homme, que si tous les peintres commencent barbouilleurs, tous les barbouilleurs ne finissent pas peintres !

Le « petit navire », qu'Aristide Moutonet portait dans son cerveau, était bel et bien un vrai navire, à l'image de ceux admirés, un jour, au Musée de la Marine. Depuis cette bienheureuse visite, il y rêvait sans cesse : en classe, où il dessinait des bateaux sur les marges de ses cahiers ; au catéchisme où il s'hypnotisait sur « la barque de Saint-Pierre » ou la « Tempête apaisée » ; au bord du ruisselet où il allait pêcher, le dimanche, avec son oncle, les yeux perdus dans le vague, évoquant de pimpantes frégates, de majestueux cuirassés, jusqu'à ce que la voix étouffée de Monsieur Moutonet le rappelât à la réalité :

— A quoi penses-tu, Aristide ! ça mord !

A la boutique, en servant des pruneaux ou de la moutarde aux clients du « Gros pain de sucre », il en était de même, car l'oncle Isidore :

était un petit épicier...

non de Montrouge, mais de Brie-Comte-Robert, établi au coin de la place où les pavés, endormis toute la semaine, ne se réveillent qu'aux jours de marché.

M. Moutonet, né Briard, Briard était resté, et bien que frisant la soixantaine, ne s'était guère éloigné de sa ville natale, sauf quelques rares voyages à Paris et à Melun, nécessités par ses affaires et qui avaient fait époque dans sa vie.

Il était de ces provinciaux convaincus, ennemis de la capitale, craignant avant tout l'intrusion des Parisiens, et il fut de ceux qui repoussèrent avec énergie le passage du chemin de fer de Lyon, qui eût fait entrer leur station dans les grandes lignes, en demandant naïvement :

— A quoi bon ? Nous n'avons pas besoin que l'on vienne nous déranger...

L'*express* de Vincennes, mettant près de deux heures à faire ses cinq lieues, lui semblait plus que suffisant pour les gens raisonnables, et il ne pouvait comprendre cette manie de sortir de chez soi, entraînant tant de paisibles citadins à des villégiatures variées.

Aussi fût-il tombé de son haut si ses gros yeux en boules de loto avaient pu lire ce qui se passait dans le cœur et dans la cervelle de son jeune neveu, qu'il élevait, en digne héritier de ses goûts et de sa profession, selon le manuel du parfait épicier.

Mais, tandis qu'il le voyait déjà en tablier et en calotte grecque, comme son futur successeur, le petit Aristide, lui, ne rêvait que grand col bleu et béret sur l'oreille.

Tous les sous que lui donnait son oncle passaient au cabinet de lecture du papetier-libraire, leur voisin ; il dévorait les romans maritimes, Jules Verne, Cooper, Mayne-Reid, jurait « mille sabords ! » quand on ne pouvait l'entendre et mâchait du bois de réglisse en guise de chique.

Mais il gardait prudemment le silence sur son irrésistible vocation, ne pouvant se résigner à affliger l'excellent homme qui lui avait servi de père et qu'il aimait de tout son cœur.

« Tout vient à point à qui sait attendre » et son « petit navire » naviguerait un jour, contre vents et marée, il en avait la ferme confiance.

* * *

Le temps coula...

Aristide venait d'atteindre ses vingt ans ; la conscription, épouventail pour les uns, était au contraire impatiemment attendue par lui.

Il allait donc pouvoir quitter Brie, l'épicerie et son oncle, sans ingratitude ; respirer un autre air, voir de nouveaux horizons et... qui sait !... si la chance le favorisait.

Elle le favorisa selon son secret désir : son numéro le plaçait dans l'artillerie de marine !

Lorsqu'il rentra, un 3 gigantesque sur sa casquette, il eut peine à dissimuler sa joie devant la mine attérée de son oncle qui répétait :

— Mon pauvre petit ! mon pauvre petit !

— Que voulez-vous, mon oncle, c'est la loi commune ; il faut bien y passer comme les autres.

— Mais quitter le pays !... quitter la France !... t'en aller sur mer !

— Bah ! j'aurai peut-être le pied marin, répondit-il, le cœur bondissant de joie à cette idée.

L'oncle leva les bras au ciel.

— Mon pauvre petit ! mon pauvre petit ! répétait-il sans trouver autre chose.